

nard n'avait plus surpris à ces accès de larmes. Et il avait fini par n'y plus songer.

Mais, ce soir, tout lui revenait à la mémoire ! Et il se disait :

—Voilà donc pourqu'elle était si triste, sou-vent !

Et une immense pitié pour elle emplit son cœur ! Quelle vie !

—Pauvre mère ! murmura-t-il.

Et des larmes obscurcissaient ses yeux. Toujours la solitude, heureusement, autour d'eux, en ce petit salon retiré. Au loin, la musique de l'orchestre. C'était tout ce que l'on entendait du bal. Il laissa retomber la lettre de Patoche et s'agenouilla de nouveau devant Mme de Cheverny. Celle-ci revenait à elle, ouvrait les yeux. Surprise, un moment, de voir son fils éploré à ses genoux, et ne se souvenant de rien, elle se leva, fit quelques pas. Puis, voilà qu'elle se rappelle. La lettre ! l'odieuse lettre ! où est-elle ? Et elle cherche, les yeux hagards, et brusquement, elle la ramasse et la cache dans son corsage. Et ses yeux se rencontrent avec les yeux de son fils. Bernard l'a-t-il lue, cette lettre ? Connait-il le secret redoutable ? Il a l'air bien troublé ! Quelle angoisse est celle de cette mère !

—Mon fils ? que s'est-il passé ?

Elle ne trouve que cela pour dissimuler son inquiétude.

—Mère, c'est à toi de me le dire. Je passais dans ce petit salon, je me dirigeais vers le jardin quand je t'ai aperçue allongée dans ce fauteuil, toute pâle, privée de connaissance.

—Alors ?

—J'ai essayé de te rappeler à la vie, et enfin, j'ai eu le bonheur de te voir ouvrir les yeux.

—Et c'est tout ?

—Oui. Que pourrait-il y avoir encore ? dit-il en baissant les yeux.

L'a-t-il lue ? Voilà ce qu'elle se demande toujours.

—Tu souffres ?

—Non, mère.

—Tu es pâle. Tu as l'air fatigué ?

—Oh ! je t'assure que je ne le suis pas, seulement, en te voyant là, comme cela, j'ai eu peur, et si tu trouves que je suis pâle, cela vient de cela, sans doute.

Il balbutie, cherchant ses mots.

—Eh bien, tu vois, c'est passé, remets-toi. Ce n'était rien.

—D'où venais ta faiblesse, mère ?

—Je ne sais. Il fait très chaud dans les salons. Comme toi je voulais aller respirer un peu de fraîcheur dans les jardins et en passant ici j'ai senti que je n'irais pas jusqu'au bout.

—Veux-tu que je te reconduise chez toi. Je t'excuserai auprès de mon père.

—Oui, j'ai un invincible besoin de sommeil.

Elle essayait de sourire en disant cela. Ce qu'elle aurait pu dire, c'est qu'elle avait surtout le besoin d'être seule, que le bruit l'importunait, que cette musique lointaine, si assourdissante fût-elle, l'énervait singulièrement. Elle voulait être seule pour mieux penser au moyen de sortir de la situation critique dans laquelle la jetaient les exigences de Patoche.

Bernard lui offrit son bras. Elle s'y appuya lourdement. Elle était encore toute languissante, toute faible. Elle n'aurait pu marcher sans aide. Il la reconduisit jusque chez elle, sans traverser les salons. Personne, pas même le colonel, ne s'aperçut de son absence.

Sur le seuil de son appartement, Bernard lui dit :

—Tu n'as besoin de rien, mère ?

—Non.

—Veux-tu que je t'envoie ta femme de chambre ?

—Merci. Je me déshabillerai seule.

Et comme il restait debout, perplexe, toujours très pâle, la même pensée traversa de nouveau l'esprit de la comtesse.

—Il a lu la lettre de Patoche.

Et elle crut qu'elle allait défaillir une seconde fois. Tremblante, la voix mal assurée, elle murmure :

—Tes yeux sont durs, cher enfant, pourquoi me regardes-tu ainsi ? T'ai-je fait de la peine ?

—Non, mère.

—Alors, mon fils, pourquoi ?

—Je ne sais pas, mère.

Elle avait, la pauvre femme, le cœur horriblement serré.

—Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Elle l'avait dit très bas, presque mourante, les yeux fermés, la tête baissée, comme un accusé qui s'attend à une condamnation qui lui prendra la vie et l'honneur. Et ce seul mot vient fendre le cœur de Bernard.

—Moi, maman ? Moi, maman ? dit-il la gorge contractée par un sanglot.

Il l'enveloppe d'un regard chargé d'une immense compassion, d'un ardent amour. Il lui tend les bras, il la presse contre son cœur, il la couvre de baisers passionnés, d'autant plus brûlants qu'il y a eu en effet, chez lui, envers elle, un moment d'hésitation. Et il lui jette à l'oreille cet adorable mot :

—Oh ! mère, je ne sais pourquoi, mais il me semble que je ne t'ai jamais tant aimée !

—Mon fils ! mon fils !

Et elle pleure. Bernard la laisse. Il comprend que tout ce qu'il pourrait lui dire ne ferait qu'aviver sa douleur. Il redescend. Il se mêle à tout ce monde d'invités aux yeux souriants, lui qui a maintenant dans le cœur une tristesse que rien n'adoucirait. Mais ces gens ne l'intéressent pas. Il n'en cherche qu'un, n'en connaît qu'un parmi tous. Et celui-là, c'est Pierre Gironde. Il veut causer avec lui, essayer de deviner cette âme.

Pendant ce temps-là, Mme de Cheverny, accablée, le menton dans les mains, les yeux fixes, le front ridé, songe à Patoche. Elle a tiré la lettre de son corsage. Elle l'a relue. Ah ! elle ne s'est pas trompée ! C'est bien cent mille francs qu'il exige. Et elle le connaît, le misérable. Il ne se laissera pas attendrir ! A qui se confier ? A qui demander cette somme ? Elle pense, un instant, à s'adresser à Antoine de Pontalès, son frère. Mais elle est certaine de son refus. Antoine ne l'aime pas. Il ne l'a jamais aimée. Il est resté ce qu'il était autrefois, égoïste, ambitieux et avare. Cependant, son frère est l'auteur de cet abandon. C'est parce qu'elle avait peur de lui que Marguerite avait confié le bébé aux mains de Julien. Et Antoine s'était élancé à la poursuite de Julien. Jamais Julien n'était revenu. Et, depuis ce temps-là, elle n'avait pas revu son enfant. Que s'était-il passé ? Jamais elle ne l'avait bien su, en somme. Quel avait été le rôle de Pontalès en tout cela ? Un rôle néfaste. Pontalès, à cause de sa haute situation, craignait un scandale dans sa famille. Il voudrait éviter ce scandale, peut-être. Mais comme elle redoutait tout de son frère, elle était bien résolue, par exemple, à ne pas lui dire quel était l'enfant si miraculeusement rendu à son affection.

—Oui, se dit-elle, je verrai Antoine... tout de suite. Il le faut.

Elle sonna sa femme de chambre qui accourut. Hâtivement, Marguerite écrivit quelques mots au crayon, cacheta et donna la lettre.

—M. de Pontalès, mon frère, doit être encore à l'hôtel. Remettez lui cette lettre et accompagnez-le jusque chez moi.

Un quart d'heure après, le frère et la sœur étaient en présence. Antoine avait peu changé. La dureté de ses traits s'était accentuée. A peine quelques cheveux gris. Des rides nombreuses et profondes sur le front. La bouche mince, ombragée par une moustache raide de vieux soldat ; bien qu'il n'eût jamais été militaire, il avait un peu l'aspect de ces vieux officiers des armées d'autrefois, sans toutefois la franchise cordiale de la physionomie, apparaissant sous la dureté de la figure, dureté qui n'était chez ceux-là qu'apparente. A l'égarment des yeux de Marguerite, Antoine vit bien qu'il s'était passé quelque chose.

—Qu'y a-t-il donc ?

Sans lui nommer Gironde, mais lui nommant Patoche, elle le mit brièvement au courant de la redoutable alternative où elle se trouvait. Et elle termina son récit en disant les nouvelles exigences de Patoche.

—C'est fâcheux ! c'est fâcheux ! murmura-t-il, très ennuyé. Tu es tombée entre les mains d'un misérable qui te fera chanter, jusqu'à ce qu'il ait fait sa fortune sur ton dos. Je n'y peux rien.

—Tu es riche, et tu peux, toi, disposer libre-

ment de ta fortune ; ces cent mille francs donne-les-moi

—Cent mille francs ! Peste, comme tu y vas !

—Songe qu'en tout cela il n'y a qu'un coupable et que le coupable, c'est toi.

—Un peu toi aussi, il me semble.

—Non, dit elle avec énergie.

Il haussa les épaules.

—Nous avons chacun notre manière d'envisager les choses.

—Enfin, tu refuses ?

—Ma foi, oui.

—Mais je suis perdue ?

—Peut-être ?

—Que veux-tu dire ?

—Je verrai ce gremlin de Patoche, je le menacerai. Il aura peur.

Elle eut un geste de doute. Elle ne croyait pas.

## XI

Bien qu'il affectât d'être très calme, Antoine de Pontalès n'était pas cependant complètement rassuré. Dès le lendemain même, il se présentait chez Patoche. Celui-ci était encore au lit. Quelle douce vie il menait, le misérable, depuis qu'il avait découvert cette source de fortune qu'on appelait Pierre Gironde ! Et d'abord, plus d'affaires ! Il n'avait guère songé, contrairement à ce qu'il avait promis à Marguerite, à relancer son cabinet et à créer des correspondants. Il n'avait pensé qu'à jouir, en voluptueux pour lequel ces plaisirs sont inconnus depuis longtemps. Certain, désormais, d'avoir de l'argent plein les mains, il avait remonté sa garde-robe, avait loué une petite maison sur la Marne, où il allait deux ou trois jours par semaine, tendre des filets et pêcher à la ligne, comme un vertueux personnage qu'il était, animé de goûts simples. Et tous les matins, en se réveillant, il se disait :

—Que c'est bon la fortune !

Il ne s'endormait point pourtant dans ces délices. Au temps de sa misère, un mois auparavant, alors qu'il était aux abois, sans plus de crédit et mourant de faim, il avait bien fallu se procurer de l'argent, et comme il n'était pas très scrupuleux sur les moyens à employer, il avait fait trois billets à son ordre, payables à trois mois, chacun de cinq mille francs, qu'il avait lancés dans le commerce en imitant, pour l'acceptation sans laquelle ces billets n'eussent jamais eu de valeur, la signature de l'une des maisons de banque américaines de Paris, au crédit assuré : E. W. Jacobson. La signature était admirablement imitée et les billets passèrent dans le commerce sans aucune contestation.

Or, ce souvenir inquiétait un peu Patoche, non qu'il se crût menacé à bref délai, il avait encore plusieurs mois avant l'échéance, mais il désirait retirer les faux billets de la circulation, ce qui était possible en les remboursant. Une partie de la somme demandée à Mme de Cheverny dans la lettre que nous venons de lire devait recevoir cet emploi. Quand Pontalès entra dans le cabinet où trônait la formidable et imposante caisse, Patoche nous l'avons dit, faisait la grasse matinée. Cependant il était onze heures. Mais Patoche, la veille, avait soupé en gaie compagnie et, rentré tard, ou plutôt rentré avec le jour, il regagnait le temps perdu. Son domestique, il avait depuis huit jours, un valet de chambre, prit la carte du député et vint réveiller son maître.

—Que le diable t'emporte, dit Patoche de méchante humeur.

Il prit la carte, y jeta un coup d'œil et tressaillit.

—Hein ? Antoine de Pontalès ! Ai-je bien lu.

Mais oui, il ne se trompait pas. Il sauta hors du lit, passa une robe de chambre à grands ramages, chaussa des pantoufles rouges, se coiffa d'un béret, autant de nouveaux achats depuis sa nouvelle fortune, et il réfléchissait.

—Que me veut-il, celui-là ? Ah ! je devine.

Evidemment Pontalès avait reçu les confidences de sa sœur. Patoche releva la tête et eut un sourire sinistre.

—Toi, mêle-toi de ce qui te regarde. Et ne me crée pas d'ennui, sinon malheur à toi.

Et si Pontalès l'avait vu, en cet instant, l'an-